Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (1987)

Heft: 6

Artikel: Madame de Staël et le romantisme anglais

Autor: Giddey, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1006671

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ernest Giddey

MADAME DE STAËL ET LE ROMANTISME ANGLAIS

Le titre de la présente étude surprendra peut-être ceux qui prisent la rigueur chronologique et la netteté des concepts. Lorsqu'elle mourut en 1817, Mme de Staël n'avait connu, de toute évidence, que quelques aspects du romantisme anglais. Shelley n'avait encore publié ni son *Prométhée Libéré*, ni *Epipsychidion*, ni ses poèmes lyriques les plus connus. Keats était au tout début de sa carrière et n'avait écrit aucune de ses oeuvres majeures. La production principale de Byron, *Don Juan*, n'avait pas vu le jour. Par ailleurs, Mme de Staël ignora plusieurs des grandes créations romantiques parues de son vivant, le *Prélude* et l'*Excursion* de Wordsworth, "Kubla Khan" ou "Christabel" de Coleridge, pour ne pas parler des visions prophétiques de Blake. Et elle ne soupçonna guère le génie de cette "lady" anonyme qui allait bientôt la suivre dans la tombe et dont le public ne connut le nom qu'après sa mort, Jane Austen. On s'est plu à répéter que Mme de Staël ne fit qu'entrevoir le romantisme anglais; il "lui échappe", affirme même Robert Escarpit[1].

Voilà qui est vite dit. A lire *De la littérature, De l'Allemagne* ou les *Considérations sur la Révolution française*, on a l'impression qu'une analyse obéissant à un souci de précision trop méticuleux, qu'il s'agisse de l'importance accordée aux dates ou du rôle attribué aux détails événementiels, ne rend pas justice à Germaine. Son oeuvre est traversée de frémissements qui semblent faire fi de la succession temporelle, parce qu'ils naissent de spéculations générales qui saisissent les mouvements littéraires dans leur essence et leur globalité. Il vaut donc la peine, une fois encore[2], de situer Mme de Staël par

1 *L'Angleterre dans l'oeuvre de Madame de Staël*, Paris, Didier, 1954, p. 164.
2 Les études consacrées à Mme de Staël face au monde anglais sont relative-

rapport au romantisme anglais, même si le décor de la scène, au moment où elle en parle, n'est que partiellement brossé. Les grands acteurs n'ont pas besoin d'une toile de fond qui mette en valeur leur discours. Leur voix suffit à meubler l'espace scénique et à faire deviner au spectateur ce qu'est et ce que deviendra le monde où ils évoluent.

Prima donna au tempérament exigeant, Mme de Staël nous offre un jeu diversifié qui la conduit à présenter, face au romantisme anglais, deux visages différents: celui de la femme du monde qui observe, questionne et commente avec la générosité verbale qui lui est propre; celui de la théoricienne des évolutions littéraires dont les propos, nés de lectures abondantes, frappent par l'envergure de leurs appréciations. Il y a là deux attitudes à ne pas confondre.

*

Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es ... Le dicton, en l'occurrence, n'est pas pleinement valable. Les fréquentations de Mme de Staël, lors de ses séjours en Grande-Bretagne, ne révèlent qu'imparfaitement ses préoccupations intimes. Constatons d'abord qu'elle ne rencontra personnellement qu'un nombre limité d'écrivains que l'on peut qualifier de romantiques. Elle aborda le monde littéraire anglais au travers des groupes sociopolitiques qui l'accueillirent et remplirent, en quelque sorte, la fonction de présentateur. En 1793, dans les mois qu'elle passa à Juniper Hall, ses contacts directs avec les

ment nombreuses. Outre le livre de Robert Escarpit déjà signalé, mentionnons notamment: Roberta J. Forsberg, *Madame de Staël and the English*, New York, Astra Books, 1967; Gavin de Beer, "Madame de Staël et les Anglais", *Genava*, 15, 1967, pp. 161-189; Jules Bertaut, "Madame de Staël et l'Angleterre", *Mercure de France*, 122, 1917, pp. 275-290; Doris Gunnel, "Madame de Staël en Angleterre", *Revue d'histoire littéraire de la France*, 20, 1913, pp. 868-898; Béatrice W. Jasinski, "Madame de Staël, l'Angleterre de 1813-1814 et les *Considérations sur la Révolution française", Revue d'histoire littéraire de la France*, 1966, pp. 13-24; Victor de Pange, "Le rêve anglais de Mme de Staël", *Madame de Staël et l'Europe*, Paris, Klincksieck, 1970, pp. 173-192; R.C. Whitford, "Madame de Staël's Literary Reputation in England", *University of Illinois Studies in Language and Literature*", 4, 1918. On consultera également avec grand profit: Robert de Luppé, *Les idées littéraires de Madame de Staël et l'héritage des lumières (1795-1800)*, Paris, Vrin, 1969.

lettres anglaises se bornèrent à cultiver l'amitié quasi-familiale qui la liait à Edward Gibbon et à tenter d'allumer, chez Fanny Burney, le feu d'une amitié nouvelle. Or ni Gibbon, ni Fanny Burney, quels que soient leurs mérites littéraires, ne peuvent être considérés comme des précurseurs du romantisme. Il y avait chez l'historien en ses vieux jours et chez la jeune romancière une réserve des sentiments et une orientation des intérêts qui les rattachaient à l'ère de Johnson et faisaient d'eux des représentants du XVIIIe siècle finissant.

Plus intéressants sont les liens qui, en 1813-1814, se tissèrent entre l'auteur de *De l'Allemagne* et l'intelligentsia britannique. Faut-il rappeler que Mme de Staël occupait alors, par la célébrité qui résultait de son rôle d'écrivain et de son activité politique, une position tout autre de celle qui avait été la sienne vingt ans plus tôt? Elle faisait figure de vedette et voyait les salons s'ouvrir devant elle. On sait qu'elle fut reçue plus d'une fois à Holland House, citadelle des whigs, où l'on admirait son libéralisme tout en déplorant la rigueur de son antibonapartisme. Elle honora de sa présence et de ses interminables discours d'autres demeures londoniennes, celle de Sir James Mackintosh, par exemple. Elle rencontra ainsi maints écrivains et plus d'un bel esprit. Personnellement ou par personne interposée, elle apprit à connaître – il s'agit à vrai dire d'une initiation sommaire à quelques aspects de leurs oeuvres et à un ou deux épisodes de leur vie – des hommes tels que Sheridan, George Crabbe, Samuel Rogers, William Robert Spencer, Walter Scott, Robert Southey, Henry Crabbe Robinson, Matthew Gregory Lewis, Thomas Campbell ... et la liste est loin d'être exhaustive. Ce qui caractérise ce milieu, outre un certain radicalisme politique (pour plusieurs des personnages que je viens de mentionner mieux vaudrait parler de toryisme modéré), c'est sans doute la tiédeur des aspirations romantiques ou, plus précisément, la fidélité à une tradition héritée de Pope et de Samuel Johnson. Comme l'a fort bien noté Robert Escarpit, "ces hommes appartiennent sentimentalement au XVIIIe siècle et terminent une époque bien plutôt qu'ils n'en commencent une"[3]. C'est avec de tels guides que Mme de Staël aborde, très occasionnellement, l'un ou l'autre des écrivains auxquels aujourd'hui l'on décerne l'épithète de

3 *Op.cit.*, p. 163.

grand romantique: ayant entendu lire un sonnet de Wordsworth, elle demande si le style en est bon, "car en fin de compte c'est le style qui rend un poète immortel"[4], affirmation impliquant un souci très classique d'élégance formelle qui néglige le message poétique profond du poème.

Et Byron? dira-t-on. L'année 1813 n'est-elle pas celle de son triomphe? N'est-il pas devenu célèbre en quelques jours, l'année précédente, lors de la parution des deux premiers chants de *Childe Harold*? Mme de Staël n'a-t-elle pas entretenu avec lui des rapports assez étroits tant à Londres en 1813-1814 qu'à Coppet en 1816? Le sujet a déjà fait l'objet de plusieurs études[5]. Analysant la correspondance des deux écrivains et questionnant les contemporains qui ont assisté à leurs rencontres, la critique a peint un tableau souvent haut de couleurs, où le goût des commérages de nature sociale l'emporte sur les préoccupations littéraires. On rassemble des anecdotes, on collectionne les bons mots, on souligne les traits caricaturaux, opposant la loquacité de Mme de Staël au satanisme de Byron, les flatteries de la vieille dame aux insolences du jeune poète. Et l'on répète leurs communes et réciproques accusations de cynisme ou d'immoralisme ... le tout parsemé de références souvent superficielles à leurs oeuvres respectives.

Mme de Staël prit-elle conscience des élans romantiques qui parcourent *Childe Harold* et les oeuvres – les récits orientaux, *Le Prisonnier de Chillon* – qui parurent avant 1817? On a peine à l'affirmer. A vrai dire, on a l'impression que, dans ses rencontres avec Byron, elle s'intéressa plus au romantique qu'au romantisme. Ce romantique, elle le jauge et le juge dans son comportement plus que dans sa création poétique. Les lettres qu'elle lui envoie – des billets qui sont, dit Byron, "very pretty"[6] – ne contiennent que des allusions som-

4 Jasinski, *op.cit.*, p. 17.

5 La plupart des études mentionnées plus haut (voir notes 1 et 2) parlent des relations que Mme de Staël entretint avec Byron. Voir aussi: Ernest Giddey, "Byron and Madame de Staël", *Lord Byron and His Contemporaries*, publ. par Charles E. Robinson, Newark, University of Delaware Press, Londres et Toronto, Associated University Presses, 1982, pp. 166-177.

6 *Byron's Letters and Journals*, publ. par Leslie A. Marchand, Londres, John Murray, 1974, vol. 3, p. 235.

maires aux oeuvres de leur destinataire. Ainsi le 30 novembre 1813, ayant lu dans les notes du poème *La fiancée d'Abydos* une référence élogieuse à *De l'Allemagne*, "je ne saurais, écrit-elle, vous exprimer, my lord, à quel point je me trouve honorée d'être dans une note de votre poème, et de quel poème! Il me semble que pour la première fois je me crois certaine d'un nom d'avenir et que vous avez disposé pour moi de cet empire de réputation qui vous sera tous les jours plus soumis"[7]. Ce sont là propos de bonne société plus que jugements de bonne critique. Quelques mois plus tard, l'impression reste la même; à propos du poème *Le Corsaire*, que Byron vient de publier, Germaine écrit: "J'ai besoin de vous parler de votre dernier poème, quoique tous ceux qui l'admirent doivent vous flatter plus que moi. Je ne juge que des images, des idées et des sentiments, mais il y a de plus un style enchanteur, que je sens mais que je ne puis juger. Si vous avez le tort de ne pas aimer l'espèce humaine, il me semble qu'elle fait ce qu'elle peut pour se raccommoder avec vous par son suffrage, et la destinée n'a pas maltraité celui qu'elle a fait le premier poète de son siècle et tout le reste"[8].

Mme de Staël ne pouvait prévoir que la célébrité qui semblait être l'apanage de Byron en 1813-1814 allait vite faire place, dans l'opinion publique anglaise, à une hostilité ouverte, qui devait contraindre le poète à l'exil. Si elle avait deviné ce qui survint en 1816, peut-être aurait-elle été plus sensible, avec la finesse d'esprit qui était la sienne, à l'authenticité de certains cris du coeur.

*

Mme de Staël jusqu'ici n'a guère eu le beau rôle. Elle a côtoyé le romantisme anglais sans en discerner toute la richesse. C'est du moins le sentiment que l'on éprouve à la voir pénétrer bruyamment dans les salons londoniens ou recevoir à Coppet, en souveraine de la république de l'esprit, des cohortes de visiteurs britanniques. Mais est-il juste de concentrer son attention, comme on l'a fait, sur l'animal social qu'elle fut pour beaucoup de ses contemporains? Plus qu'à la femme qui parle, arrêtons-nous à l'écrivain qui réfléchit. On s'aperçoit alors

7 *Madame de Staël, ses amis, ses correspondants. Choix de lettres (1778-1817)*, publ. par Georges Solovieff, Paris, Klincksieck, 1970, p. 465.

8 *Ibid.*, p. 473.

que sa perception des données de base du romantisme anglais est plus fine que d'aucuns l'ont prétendu.

Comme la plupart des écrivains d'expression française de son temps, elle pénètre dans le domaine littéraire anglais avec un bagage de connaissances assez modeste. Elle connaît Shakespeare, Milton et Pope, ou croit les connaître. Elle a entendu parler de Bacon, Dryden, Rochester ou Swift. Peut-être est-ce face aux romanciers – Richardson, Fielding, Sterne, Smollett, Goldsmith – qu'elle se sent le plus à l'aise, ses penchants naturels la poussant pourtant à s'intéresser tout spécialement aux historiens et aux penseurs politiques, Gibbon, Hume, Burke ou Fox. Sa démarche intellectuelle est le plus souvent assez conventionnelle. Dans ses orientations principales, elle fait écho à ce qu'ont écrit des hommes tels que Diderot, Marmontel, Pierre Letourneur, Sébastien Mercier ou le Neuchâtelois Henri-David de Chaillet, adoptant des points de vue qui sont usuels dans l'appréciation continentale des grands auteurs anglais: le sublime de Shakespeare et ses monstruosités, les fautes de goût qui déparent ses chefs d'oeuvres et son mélange, parfois heureux, du comique et du tragique; ou encore, à propos de Milton, la prodigieuse incohérence des images; ou, chez Pope, la profondeur philosophique contrastant avec l'absence de vraie urbanité. On devine à l'arrière-plan la présence, inconsciente sans doute mais réelle, de ce corps de doctrine qui inspire l'esthétique classique, faisant intervenir, dans le jugement critique, ces règles et préceptes qui ont nom vraisemblance, bienséance, souci de l'unité et respect des unités.

Mais même lorsque sa démarche semble proclamer son allégeance à la vision littéraire héritée du Grand Siècle, on est frappé, en écoutant Mme de Staël, par une tonalité d'expression qui la différencie des érudits et philosophes de seconde zone qui encombrent de leurs articles les journaux et périodiques de France ou d'Helvétie. Il y a, chez elle, une étendue du regard qui lui permet de ne pas être prisonnière de stéréotypes ou d'opinions préétablies. Elle voit loin, comme le Voltaire des *Lettres philosophiques*. Et grâce à ce sens du général, elle se libère des slogans de la critique et met en évidence, pour qui sait la lire, des options nouvelles qui nous apparaîtront comme autant de panneaux indicateurs sur le chemin conduisant au romantisme.

Panneaux qui vous indiquent d'abord la voie à ne pas suivre: ne

pas céder aux séductions du Midi. Il y avait en Angleterre, depuis des siècles, une méfiance profonde à l'endroit de tout ce qui avait un caractère italien trop marqué. La mode du "grand tour", qui avait conduit sur les routes de la péninsule des milliers de jeunes gens frais émoulus d'Oxford ou de Cambridge, n'avait pas réussi à déraciner de vieux préjugés, fantasmes à connotations morales et religieuses, qui s'étaient manifestés avec une vigueur particulière sous la reine Elisabeth. "Inglese italianato è un diavolo incarnato"[9] avait proclamé l'érudit Roger Ascham. Mme de Staël comprit très vite le sens de cette réserve parfois instinctive. Etait-ce le poids de ses origines protestantes et sa prudence à l'endroit de tout ce qui s'apparente au papisme? Etait-ce l'expression d'un moralisme qui préfère une certaine rigueur puritaine aux subtilités de la casuistique romaine? Le fait est qu'elle reproche à Chaucer de s'être écarté "du caractère national pour imiter les Italiens", erreur qu'ont également commise John Donne, Edmund Waller et Abraham Cowley[10]. Elle légitime ainsi les aspirations préromantiques des poètes qui, délaissant les modèles italiens, ont cherché leur inspiration dans la campagne anglaise: "Les vers de Thomson, écrit-elle, me touchent plus que les sonnets de Pétrarque"[11]. Elle a ainsi le mérite d'insérer les réactions parfois peu cohérentes de l'opinion publique anglaise dans le contexte plus général des littératures du Midi opposées aux littératures du Nord.

Car c'est vers le Nord – deuxième panneau indicateur – qu'il faut regarder. Mme de Staël se plaît à rappeler les origines scandinaves et islandaises de la littérature anglaise. Elle détourne ainsi ses lecteurs des collines et des rivages méditerranéens brûlés de soleil, où les contours se dessinent avec netteté sur un ciel éclatant de chaude lumière, pour les entraîner vers des terres enveloppées de brumes qui voilent les formes, où le jour souvent a des pâleurs nocturnes. C'est déjà, en quelque sorte, le décor mystérieusement imprécis de l'un ou l'autre des poèmes de Keats, "La Belle Dame sans Merci" ou "La

9 *The Schoolmaster (1570)*, publ. par Lawrence V. Ryan, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1967, p. 66.

10 *De la Littérature*, lère partie, ch. 15, § 4.

11 *Ibid.*, Préface de la seconde édition, § 3.

Vigile de Sainte Agnès" ou celui que Walter Scott dépeindra dans ses romans écossais. Mme de Staël annonce ainsi l'apparition d'un paysage poétique ou romanesque aux colorations nouvelles. Ce sont des pays dont les habitants désignent "la révolution des jours par le calcul des nuits, celle des années par les hivers"[12]. Un nom symbolise cette conversion du regard, Ossian, qui se dresse face à Homère, un peu comme le crépuscule s'oppose à l'aurore: "Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord, celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine"[13]. Parler d'Ossian, c'est évoquer non pas la joie de vivre dans les bois touffus ou le long des ruisseaux limpides célébrés par les poètes du Midi, mais "la brièveté de la vie, le respect pour les morts, l'illustration de leur mémoire, le culte de ceux qui restent envers ceux qui ne sont plus"[14].

Les méditations sur la fragilité de la vie trouvent leur cadre approprié dans des cimetières que l'on visite, le soir venu, à la clarté de la lune. Chacun sait que la poésie de la nuit et des tombeaux connut, au XVIIIe siècle, une faveur extrême, en Angleterre d'abord, puis sur le continent[15]. Il suffit, pour montrer son importance historique, d'avancer les noms d'Edward Young, de Robert Blair, de James Hervey et de Thomas Gray. Mme de Staël, ici encore, a compris que les tendances illustrées par ce que la critique moderne appellera la *Graveyard School* forment une des composantes – troisième panneau annonciateur – du romantisme anglais. Elle lit avec plaisir Young et Gray, admirant la noble mélancolie des *Pensées nocturnes* et de l'*Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, sentiment qu'elle retrouve dans "Le village abandonné" de Goldsmith.

Mélancolie ... Le mot a lui aussi valeur d'indicateur. Il nous conduit au coeur de ce qui deviendra un des thèmes les plus fertiles

12 *De la Littérature*, lère partie, ch. 8, § 8.
13 *Ibid.*, lère partie, ch. 11, § 1.
14 *Ibid.*, lère partie, ch. 11, § 2.
15 Sur quelques-unes des formes helvétiques de cet engouement, voir notre étude "Sentimental, nocturne, gothique: quelques aspects de l'influence anglaise sur le préromantisme en Suisse", *Préromantisme en Suisse? Vorromantik in der Schweiz?* publ. par Ernest Giddey, Fribourg, Editions universitaires, 1982, pp. 123-137.

du romantisme anglais. Keats, on le sait, a écrit une ode à la mélancolie; et la mélancolie inspira des poèmes de Coleridge, Byron, Shelley, s'appelant tour à tour affliction, accablement ou désespoir. Mme de Staël, lorsqu'elle en parle dans ses écrits théoriques, ne recense pas méthodiquement les éléments constitutifs de l'"humeur noire". Elle procède par touches allusives plus que par description. Les expressions qui sont associées au concept de mélancolie le définissent par le fait même qu'elles lui sont juxtaposées: âme fatiguée de son sort, détachement de la vie, sentiment douloureux et incomplet de sa destinée, penchant à la mysticité ... La mélancolie aiguise la faculté de sentir; elle stimule l'imagination; elle justifie une interrogation philosophique de l'existence humaine: "La poésie mélancolique est la poésie la plus en accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que tout autre disposition de l'âme"[16].

Si la mélancolie s'est développée chez les peuples du Nord plus aisément que dans le bassin méditerranéen, c'est que le pays qu'ils habitent favorise son essor: "Le spectacle de la nature agit fortement sur eux; elle agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse"[17]. Il est temps d'examiner un dernier aspect de l'invitation au romantisme qui se dégage de *De l'Allemagne* et *De la Littérature*: le rôle dévolu à la nature. On a prétendu que Mme de Staël, lors de son séjour londonien de 1813-1814, "n'a rien vu de la nature anglaise"[18]. Peut-être. Mais elle a su admirablement montrer que le paysage anglais fut la sève qui donnait toute leur vigueur aux élans préromantiques; "Les Anglais observent la nature, et savent la peindre ...; ils ont l'art d'unir intimement les réflexions philosophiques aux sensations produites par les beautés de la campagne. L'aspect du ciel et de la terre, à toutes les heures du jour et de la nuit, réveille dans notre esprit diverses pensées; et l'homme qui se laisse aller à ce que la nature lui inspire, éprouve une suite d'impressions toujours pures, toujours élevées, toujours analogues aux grandes idées morales et religieuses qui unissent l'homme avec l'avenir"[19] Pourquoi affirmer

16 *De la Littérature*, lère partie, ch. 11, § 3.
17 *Ibid.*, lère partie, ch. 11, § 6.
18 Escarpit, *op.cit.*, p. 144.
19 *De la Littérature*, lère partie, ch. 15, § 3.

que Mme de Staël n'a pas vu la nature anglaise? N'est-il pas plus équitable de reconnaître qu'elle a prévu l'usage que les romantiques anglais allaient en faire?

Mme de Staël n'a certes pas dressé l'inventaire de tous les éléments qui, en Grande-Bretagne, devaient bientôt concourir au renouveau de la littérature. Bien qu'elle ait perçu que la poésie devait maintenant faire une place "aux fictions du Moyen Age, aux couleurs pourprées de l'Orient"[20], elle n'a guère attaché d'importance aux sources nouvelles d'émotions que furent les frissons "gothiques" parcourant tout un secteur de la création romanesque (il suffit de rappeler les noms d'Horace Walpole ou d'Ann Radcliffe) ni à l'orientalisme véhiculé par d'innombrables récits et nouvelles et par quelques vrais chefs d'oeuvre (*Rasselas* de Johnson, par exemple, ou *Vathek* de Beckford). Séduite par le réalisme et le souci moral de Richardson et de Fielding, ou par l'humour de Sterne, elle a peu d'indulgence, semble-t-il, pour la littérature de l'épouvante et de l'horreur ni pour les chinoiseries, turqueries et autres bizarreries exotiques.

Ces limites ne l'ont pas empêchée de sentir que la littérature anglaise était à un tournant. "On voyait un second âge de la poésie renaître en Angleterre, parce que l'enthousiasme n'y est point éteint, et que la nature, l'amour et la patrie y exercent toujours une grande puissance. Cowper d'abord, et maintenant Rogers, Moore, Thomas Campbell, Walter Scott, lord Byron, dans des genres et des degrés différents, préparent un nouveau siècle de gloire de la littérature anglaise; et, tandis que tout se dégrade sur le continent, la source éternelle du beau jaillit encore de la terre libre"[21].

Absorbée par ses obligations mondaines, "cet espace frivole de la vie"[22], Mme de Staël n'a sans doute pas repéré, sur la scène littéraire anglaise, tous les acteurs du renouveau romantique; ceux qu'elle signale ne sont pas tous représentatifs. Elle a le mérite cependant de pressentir ce que sera leur rôle et celui de leurs contemporains.

*

20 *De l'Allemagne*, 2e partie, ch. 2, note.
21 *Considérations sur la Révolution française*, 6e partie, ch. 5, § 12.
22 *De la Littérature*, lère partie, ch. 14, § 6.

Mme de Staël face au romantisme anglais ... Le sujet pourrait donner lieu à d'autres développements. On pourrait aussi, inversant les rôles, examiner les réactions des principaux romantiques anglais face à Mme de Staël. Il y aurait matière à d'utiles investigations. L'une d'entre elles, à coup sûr, nous ramènerait à Byron. En 1817, alors qu'il se trouvait en Italie, Byron apprit la mort de la châtelaine de Coppet. A la strophe 54 du quatrième chant de *Childe Harold* (il y parle de l'église Santa Croce de Florence, panthéon à la gloire des lettres italiennes), il adjoignit une note en prose, où il rend hommage à Mme de Staël. La note, bien connue, est trop longue pour être citée intégralement; elle perdrait en traduction française une part de l'émotion discrète qui guide le choix des mots et dicte le rythme des phrases et leur enchaînement. Byron s'y révèle excellent critique littéraire. On est loin des escarmouches acidulées qui, quelques années plus tôt, avaient caractérisé les relations de la femme-philosophe et du poète. Oubliant les mesquineries et les comportements irritants, reniant, pourrait-on dire, les vers sarcastiques qu'il avait écrits sur Germaine, Byron prouve qu'il a saisi la vraie signification du message laissé par Mme de Staël. Elle a acquis une supériorité intellectuelle que nul ne lui contestera: "Elle entrera dans cette existence où les grands écrivains de tous les temps et de toutes les nations se trouvent réunis, en quelque sorte, dans un monde qui leur est propre et répandent, de cette sphère supérieure, leur influence éternelle, dirigeant et consolant l'humanité". A juste titre, Byron ajoute que la contribution principale de Mme de Staël à l'histoire intellectuelle de l'Europe a nom Coppet. En écrivant le nom de cette bourgade vaudoise, Byron situe le labeur de Mme de Staël dans un contexte qui dépasse de beaucoup les limites chronologiques et géographiques du romantisme anglais.

Et le poète de conclure par un éloge personnel qui, si l'on connaît l'homme et son mépris de la flagornerie, revêt une signification particulière: "Sa perte sera pleurée le plus là où on la connaissait le mieux; et, aux chagrins de tant d'amis et de protégés s'offre le regret désintéressé d'un étranger qui, au milieu des sublimes paysages du lac Léman, a ressenti sa satisfaction majeure à méditer sur les qualités captivantes de l'incomparable Corinne"[23].

Le romantisme anglais exprimait sa gratitude à Mme de Staël.

23 Le texte intégral de cette note peut être consulté dans: Lord Byron, *The*

Abstract

The circle of Mme de Staël 's English acquaintances did not include the writers usually regarded as "the great Romantics". Byron was an exception. But her relationship with the author of *Childe Harold* was more social than literary; in her judgments she seldom grasped the deep poetic significance of Byron's production.

In her own works, however, and above all in *De la littérature*, Mme de Staël proved that she was able to discern the tendencies that would later compose the essence of English Romanticism: she does not accept Italian and Mediterranean influences without reservation; she is seduced by the misty landscapes of northern countries; she believes in the power of melancholy and is prepared to listen to the voice of nature. She foresees the signs of a literary renewal.

Complete Poetical Works, publ. par Jerome J. McGann, Oxford, Clarendon, 1980, vol. 2, pp. 235-236.